

YVES LEHMANN
Professeur, Univ. de Strasbourg
yves.lehmann@unistra.fr

PHILOSOPHIE ET RELIGION DANS LE DISCOURS *SUR LA MÈRE DES DIEUX DE L'EMPEREUR JULIEN*

Περίληψη. Ευκαιριακό έργο γραμμένο μέσα στην πρόσφορη για μελέτη ηρεμία μιας ανοιξιάτικης νύχτας του 362, ο λόγος του αυτοκράτορα Ιουλιανού *Εἰς τὴν μητέρα τῶν θεῶν* – που συνιστά έναν πραγματικό πεζό ύμνο απευθυνόμενο στη θεά Κυβέλη – σχετίζεται επίσης με πολύ ισχυρές προσωπικές πεποιθήσεις και φιλοδοξεί να μεταδώσει στον αναγνώστη μια ολόκληρη μυστική εμπειρία. Πράγματι ο Ιουλιανός αφιερώνει το ουσιαστικό κομμάτι του λόγου του σε μια αλληγορική ερμηνεία του μύθου του Άττη και της Κυβέλης, ακολουθώντας τον δρόμο των νεοπλατωνικών στοχαστών. Έτσι εξυμνεί ιδιαίτερα το βαθύ νόημα του πάθους του φρυγικού βοσκού – ωραίου έφηβου που σώθηκε από τα νερά από τη θεά και στεφανώθηκε από αυτήν με αστέρια, έπειτα ερωτεύτηκε μια νύμφη και κατέβηκε σε μια σπηλιά, για να τη συναντήσει, ώσπου, μετά την καταγγελία του από ένα λιοντάρι κι αφού αυτοευνουχίστηκε σε μια κρίση τρέλας, αξιώθηκε τελικά να ενωθεί πάλι με τη θεϊκή ερωμένη του. Όμως ο συγγραφέας θέλει επίσης να προσφέρει μια υψηλή συμβολική ερμηνεία – σύμφωνη με τις 'θεουργικές' του αντιλήψεις – των εορτών προς τιμήν της Μεγάλης Μητέρας των θεών, αφού γι' αυτόν η λειτουργία της 'μεγαλομητρικής' ιεροτελεστίας θέλει να διευκολύνει την έλευση – στις ψυχές και το σώμα των πιστών – αυτού του 'θείου φωτός', που ο φιλόσοφος έδειξε ότι λάμπει τόσο διά μέσου του σύμπαντος όσο και διά μέσου του ανθρώπινου νου.

Résumé. Oeuvre de circonstance composée dans le calme studieux d'une nuit de printemps 362, le discours de l'empereur Julien "Sur la Mère des dieux" – qui constitue un véritable hymne en prose adressé à la déesse Cybèle – ressortit également à des convictions personnelles très fortes et prétend communiquer au lecteur toute une expérience mystique. De fait, Julien consacre l'essentiel de son propos à une interprétation allégorique du mythe d'Attis et de Cybèle, dans le droit fil des penseurs néoplatoniciens. C'est ainsi qu'il exalte en particulier le sens profond de la passion du berger phrygien – bel adolescent sauvé des eaux par la déesse et par elle couronné d'étoiles, puis épris d'une nymphe et descendu dans une caverne pour la rejoindre jusqu' à ce que, dénoncé par un lion et se mutilant dans un accès de folie, il mérite enfin de retrouver l'union avec sa divine amante. Mais l'auteur entend aussi apporter une explication hautement symbolique – et accordée à ses croyances théurgiques – des fêtes en l'honneur de la Grande Mère des dieux, tant il est vrai que la fonction du rituel métroaque consiste, pour lui,



à favoriser la venue – dans les âmes et dans les corps des fidèles – de cette “divine lumière”, dont le philosophe a montré qu’elle irradie aussi bien à travers l’univers qu’à travers l’intellect humain.

On ne manquera pas de souligner l’indépendance intellectuelle revendiquée par l’empereur philosophe dans le discours *Sur la Mère des dieux* – qui constitue assurément un de ses ouvrages les plus personnels, parce qu’exempt de toute érudition doxographique et entièrement improvisé dans l’enthousiasme : « Je n’ai disposé, entre autres libertés, que d’une brève partie de la nuit pour enchaîner ce discours sans reprendre mon souffle, sans aucune révision préalable ni enquête sur ces problèmes, sans même avoir eu l’intention d’en parler avant de demander mes tablettes »¹.

Tout donne à penser que le VIII^e discours de l’empereur Julien ne constitue pas seulement un modèle rhétorique d’éloge divin avec son enchaînement de lieux communs et de formules convenues. Véritable hymne en prose adressé à la déesse Cybèle, il prétend en effet communiquer une expérience mystique et exprimer des « vérités indicibles » ainsi que des « secrets interdits et ineffables »².

De fait, Julien consacre l’essentiel de son œuvre à une interprétation allégorique des rites et des mythes dans le droit fil de Jamblique et des penseurs néoplatoniciens³. C’est ainsi que l’auteur propose une explication hautement symbolique des fêtes en l’honneur d’Attis : l’excision du pin sacré – le 22 mars – représente « l’hommage à la déesse de ce qu’il y a de plus beau, en l’occurrence la vertu accompagnée de la piété »⁴ ; la sonnerie de trompettes qui retentit le lendemain est l’annonce du rappel vers le ciel de tous les hommes qui s’en sont « envolés vers la terre où ils sont tombés »⁵ ; quant

1. JULIEN, *MD*, 178d–179a (trad. G. ROCHEFORT). La même rapidité rédactionnelle caractérise la composition du discours *Sur Hélios-Roi* élaboré « au cours de trois nuits tout au plus » (*HR*, 157c).

2. *Sur la Mère des dieux*, 158d (trad. G. ROCHEFORT). Aveu par Julien de son initiation aux mystères de Cybèle et d’Attis (cf. *ibid.*, 173a).

3. Démarche dont la nouveauté est difficile, voire impossible à mesurer en raison de la perte des écrits de ses maîtres directs, les philosophes Maxime d’Ephèse et Priscus.

4. Cf. *MD*, 169a (trad. G. ROCHEFORT). L’offrande des vertus symbolisée par l’offrande de l’arbre constitue une des formes du « sacrifice intérieur » cher aux penseurs néoplatoniciens.

5. Cf. *ibid.*, 169c (trad. G. ROCHEFORT).



à la mutilation d'Attis, elle marque le retrait de « l'inclination à l'infini pour remonter jusqu'à l'Un en soi »⁶ ; les Hilaria achèvent ce *quadriduum* mystique en célébrant joyeusement la remontée de l'âme vers les dieux⁷. Concernant la liturgie métrouaque, l'information de Julien paraît en effet relever d'une « autopsie » plus que d'une documentation. Sans doute l'empereur – soucieux de dresser un état du culte des dieux à travers le monde gréco-romain – avait-il assisté personnellement à des cérémonies en l'honneur de Cybèle aussi bien en Gaule qu'à Constantinople. C'est d'ailleurs dans la nouvelle capitale de l'Empire où il résidait en mars 362, lors de la fête de la Grande Mère, que Julien a conçu et réalisé le projet d'un discours sur cette divinité : « Or l'on m'apprend que sur le sujet même que j'en viens à traiter tout juste au moment de la solennité Porphyre aussi a consacré quelques ouvrages philosophiques. Je ne sais pas, ne les ayant pas lus, si même ils se trouvent quelque part en accord avec mon propos »⁸. Cependant on ne saurait écarter complètement l'hypothèse selon laquelle sa description des fêtes de Cybèle proviendrait d'une source livresque – à preuve ce passage de l'œuvre : « on dit que l'excision de l'arbre sacré s'effectue le jour même où le soleil atteint le sommet de l'apside équinoxiale ; le lendemain, une sonnerie de trompettes retentit alentour, traditionnellement ; le troisième jour, on coupe la moisson sacrée et ineffable du dieu Gallos ; puis viennent les Hilaria, comme on dit, et les fêtes ; (...) ensuite on célèbre les autres cérémonies, les unes régies par les rites cachés des mystères, les autres susceptibles d'être révélées à tous »⁹. A partir d'une confrontation de ce texte avec le calendrier dit de Philolacus, J. Bouffartigue¹⁰ a souligné l'originalité du témoignage de

6. Cf. *ibid.*, 169c (trad. G. ROCHEFORT).

7. Les initiés ayant pu découvrir sous le voile du mythe « la vérité sur les causes des êtres éternels » (Cf. *MD*, 169d).

8. Cf. *MD*, 161c (trad. G. ROCHEFORT). L'écrit de Porphyre auquel fait allusion Julien est le traité *Sur les allégories théologiques des Grecs et des Égyptiens*.

9. Cf. *MD*, 168c-d (trad. G. ROCHEFORT revue et corrigée par J. BOUFFARTIGUE dans son maître livre : *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, Institut d'Études Augustiniennes, Collection des Études Augustiniennes – Série Antiquité 133, Paris 1992, p. 368.

10. Cf. *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, Institut d'Études Augustiniennes, Collection des Études Augustiniennes – Série Antiquité 133, Paris 1992, p. 369 sq. – où l'auteur s'attache à analyser surtout les divergences qui opposent leurs formules respectives.



Julien sur la célébration de la Grande Mère – en particulier le vif intérêt de l'empereur pour la concomitance entre le cérémonial métroaque et l'équinoxe de printemps ainsi que son interprétation inédite de la fête du 28 mars comme accomplissement aussi bien des mystères de la Mère (cérémonies secrètes) que des tauroboles (cérémonies non soumises au secret).

En appendice à son exégèse mystique du rituel métroaque Julien fournit également une interprétation théologique des tabous alimentaires imposés aux fidèles par la religion de la Grande Mère¹¹. C'est ainsi que l'abstinence des graines, des racines de légumes (en particulier des raves), de certains fruits comme les grenades ou encore du porc reposerait sur le principe – observé par le clergé de Cybèle – du rejet de tout ce qui est chthonien ; quant à la non-consommation des dattes, Julien refuse l'explication classique par l'absence dans la flore locale de l'aliment prohibé et préfère l'idée que le palmier représente un arbre sacré voué au Soleil ; enfin au sujet de l'interdiction du poisson l'empereur philosophe oscille entre deux justifications – l'une métroaque et officielle (la nature entièrement chthonienne des poissons, habitants de l'abîme), l'autre argumentée et personnelle : on ne doit manger que ce qu'on sacrifie et l'on ne sacrifie pas de poissons.

Son intérêt marqué pour les questions de théologie ainsi que sa mission de restaurateur du paganisme face au christianisme triomphant avait enfin amené Julien à entreprendre une réhabilitation des rites traditionnels. Il convient à cet égard de ne jamais perdre de vue que le discours *Sur la Mère des dieux* a été rédigé à l'occasion de l'ouverture à Constantinople, au printemps 362, de la solennité de Cybèle et d'Attis¹². Le propos créateur de l'œuvre apparaît donc d'abord comme l'expression d'un message de l'empereur grand pontife, chef de la religion gréco-romaine, et ensuite seulement comme le témoignage de la dévotion personnelle du philosophe

11. Cf. *MD*, 175c-177c. In fine Julien rappelle que les raisons qu'il avance pour ces pratiques ascétiques proviennent de la théologie métroaque : « Telles sont les causes données par le décret divin aux abstinences qu'il faut pratiquer. Nous, qui les avons connues, les communiquons à ceux qui croient aux dieux » (trad. J. BOUFFARTIGUE dans *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, p. 377).

12. Cf. JULIEN, *MD*, 161c. Pour l'éditeur de ce texte, il semble possible de fixer entre le 22 et le 25 mars 362 la date de sa composition (dans le calme d'une nuit studieuse) : cf. G. ROCHEFORT, *L'empereur Julien. Œuvres complètes, t. II - 1ère partie*, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris 1963, p. 102.



Julien. C'est un fait avéré que le discours *Sur la Mère des dieux* – qui tient autant, sinon plus, de l'hymne sacré que du traité dogmatique – connut un prolongement institutionnel : la nomination par Julien d'une vieille prêtresse de Déméter, Callixéna, comme prêtresse du culte rétabli de Cybèle à Pessinonte lors de la visite de l'empereur dans cette ville, au début de l'été 362, quand il eut constaté lui-même la nécessité de restituer dans leur ancien éclat des dévotions souvent laissées à l'abandon. En effet dans sa *Lettre 81* Julien s'emploie à présenter cette désignation sacerdotale comme la récompense d'une fidélité exemplaire – de près de quarante ans, en dépit des persécutions – au culte des dieux païens¹³.

Parallèlement l'empereur philosophe entreprend dans son discours *Sur la Mère des dieux* toute une exégèse mystique de la légende fondatrice du phrygianisme – celle d'Attis, le démiurge universel, émanation du Soleil apparent¹⁴. De fait, il y voit une illustration du cycle sotériologique des âmes qui, après leur chute temporaire dans le monde inférieur, se libèrent en imitant philosophiquement l'amant de Cybèle¹⁵. Étrange allégorie, qui offre une certaine ressemblance avec la doctrine gnostique des Naassènes. On sait en effet que pour ces sectaires le personnage d'Attis – en tant qu'il a été « coupé » des parties matérielles de la création « d'en bas » et est retourné à l'essence éternelle « d'en haut » - représente l'âme à laquelle aspirent les êtres célestes¹⁶.

13. Voir notamment la conclusion (= 388d-389a) où l'empereur comble d'éloges la constance exceptionnelle de la piété de Callixéna : « Ne rabaisse pas les mérites que je loue et qui te vaudront d'être récompensée par les dieux. Pour notre part, nous t'honorons d'un double sacerdoce. Outre celui de la très sainte déesse Déméter, que tu exerçais auparavant, nous te confions la prêtrise de la très grande Mère des dieux, la déesse Phrygienne, dans la ville de Pessinonte, aimée des dieux » (trad. J. BIDEZ).

14. « Créateur immédiat du monde matériel » (*MD*, 175a), qui « procède du troisième créateur (i.e. Hélios) » (*ibid.*, 168a).

15. Pour Julien le mythe d'Attis exemplifie, à l'échelle divine, le sort des âmes « tombées » de l'intellectuel dans la matière et qui, par l'initiation, pourront obtenir leur « rappel vers les dieux » et « remonter vers l'Un en soi » (*MD*, 169c), une fois libérées de la prison des corps.

16. Sur les similitudes entre l'interprétation naassène d'Attis et celle de Julien, voir le dossier très complet de J. Bouffartigue (*op. laud.*, pp. 375-377).



La caractéristique principale de la version julianienne du mythe réside dans l'absence de toute idée de résurrection : Attis, après sa folie et sa castration, revient tout simplement vivre chez la Mère des dieux¹⁷. Le silence sur la mort de l'amant de Cybèle trouve ainsi sa justification dans la leçon même de cette fable : la consécration d'Attis à la déesse. De fait, la Mère des dieux (elle-même née sans mère) découvre Attis exposé au bord du fleuve Gallos ; séduite par la beauté de celui qui grandit comme une fleur, elle l'aime d'un amour captatif ; mais lui descend dans l'ancre où il a commerce avec la Nymphé ; rendu fou, il se mutile ; alors la Mère, renonçant à sa colère, rappelle Attis auprès d'elle¹⁸. L'itinéraire spirituel d'Attis s'inscrit donc entre deux choix extrêmes : d'une part la tentation de la génération, du devenir représenté par la Nymphé et qui implique l'abandon de la divinité immuable ou Mère ; de l'autre, le renoncement à la génération, la mutilation sexuelle, qui permet de réintégrer le divin. Tel est du moins le commentaire que le néoplatonicien Saloustios – préfet d'Orient, ami de Julien et son conseiller en matière de religion – fait de ce récit passablement abstrus¹⁹.

Plus profondément il est permis de se demander avec Robert Turcan si cette élucidation du mythe phrygien ne ressortit pas en définitive à une véritable mise en abyme, à une exégèse dans l'exégèse : « Dans l'histoire d'Attis, l'empereur déchiffre peut-être quelque chose de son drame personnel : celui d'un homme qui aime le monde et qui agit dans le monde, qui admire l'ordre cosmique et la création dans sa pluralité multiforme, mais qui aspire en même temps à l'unité perdue, à la réintégration dans le feu originel de l'Intelligence absolue. Il fait son métier d'empereur. Il s'y donne avec la même ardeur généreuse que le dieu générateur descendu

17. Sur l'apparition dans ce mythe – entre le III^e et le IV^e siècles, sous l'influence des chrétiens – d'une « idéologie de la résurrection », cf. Ph. BORGHAUD, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Seuil, Collection « La librairie du XX^e siècle », Paris 1996, p. 80 sq.

18. Cf. VIII, 161c-171d. Pour une analyse détaillée des différents épisodes constitutifs de cette biographie spéculative, cf. C. PRATO – A. MARCONE dans *GIULIANO IMPERATORE, Alla Madre degli dei e altri discorsi, a cura di J. FONTAINE, C. PRATO e A. MARCONE*, Fondazione Lorenzo Valla, Milan 1987, pp. 46-93.

19. Dans *Les dieux et le monde* (IV, 7-9) – une sorte de catéchisme païen rédigé à la demande de l'empereur dont il résume précisément la doctrine.



dans « l'autre des Nymphes », mais sans s'y abandonner ni sombrer dans la compromission indéfinie avec la matière »²⁰.

A l'appui de son interprétation philosophique de l'éviration d'Attis comme un terme mis à la pluralité infinie de la génération et comme un retour à l'unité²¹, Julien cite l'exemple de l'hiérophante d'Eleusis qui s'interdit toute génération : « De même qu'alors on retranche la cause de la génération, de même aussi, chez les Athéniens, ceux qui ont accès aux cérémonies indicibles sont purs de toute souillure, et leur chef, l'hiérophante, s'interdit toute génération, puisqu'il ne peut participer au progrès vers l'infini – la substance limitée, permanente et incluse dans l'Un étant à la fois sans mélange et pure »²². Défenseur d'un paganisme illuminé et théosophique, Julien voit dans les divinités de la mythologie ou de la religion de pures émanations du monde suprasensible des idées. C'est ainsi qu'il considère Cybèle comme la Providence, la Prévoyance, Mère des dieux « intellectuels » directement issus du monde intelligible. « Maîtresse de toute vie » et « cause de toute génération », elle possède les causes des formes imprimées à la matière. En Attis, elle aime « la cause démiurgique et génératrice » des êtres vivants ; elle l'engage donc à enfanter « dans l'ordre intelligible, en se tournant vers elle et en s'unissant à elle volontairement, mais à l'exclusion formelle de toute autre, tout à la fois pour s'attacher à l'unité du salut et pour éviter la propension vers la matière » : autrement dit elle l'invite à ne pas dégrader sa concentration dans l'unité par le contact avec les formes, inférieures, de la multiplicité. Attis – on le sait – s'épanouit sur les bords du Gallos que Julien assimile à la Voie Lactée où les âmes sombrent dans le monde des corps. Cybèle le coiffe alors

20. Sur cette portée intimiste de l'œuvre de Julien, cf. R. TURCAN, « Attis Platonicus » dans *Cybele, Attis and related cults. Essays in Memory of M.J. Vermaseren* (edited by Eugene N. Lane), E.J. Brill, Leyde-New York-Cologne 1996, p. 400.

21. Et que R. Turcan (*Les cultes orientaux dans le monde romain*, Les Belles Lettres, Collection « Histoire », Paris 1989, p. 41) rattache à une tradition herméneutique pythagoricienne.

22. JULIEN, *MD*, 173c-d (trad. G. ROCHEFORT). Le rapprochement entre l'état de l'archigalle du culte d'Attis et celui de l'hiérophante d'Eleusis (qui se stérilisait par absorption de ciguë) s'avère d'autant plus pertinent que l'eunuchisme symbolisait dans les deux rituels le principe de limitation de la procréation.



du bonnet étoilé, de « la tiare pailletée d'astres » qui fait de lui le souverain du ciel. Mais Attis gagne l'ancre ténébreux et s'éprend de la Nympe du Gallos, incarnation du principe humide de la matière. Or le Lion, qui représente le principe igné, dénonce cette liaison à la Mère des dieux dont le bien-aimé se châtre afin de ne pas multiplier indéfiniment les formes corporelles. Voilà en substance l'enseignement de cette théologie mystique très éloignée de celle – physique, rationnelle – des penseurs de la Rome tardo-républicaine²³.

En marge de son exégèse philosophique du mythe de Cybèle Julien développe toute une théorie du mythe et de sa fonction. S'il critique l'anthropomorphisme inhérent au langage mythique et qui prête aux dieux des passions humaines, trop humaines – ainsi l'indignation de la Mère des dieux contre Attis – l'impérial philosophe admet cependant « l'utilité irrationnelle et uniquement symbolique »²⁴ du mythe pour la multitude ignorante. D'où l'on voit que pour Julien les mythes ne sont que les symboles d'une réalité transcendante, inaccessible aux non-initiés et à la foule. Mais il y a plus. Julien attribue aux plus anciens mythographes une explication quasi théologique de l'origine et du rôle des mythes : « quand ils eurent trouvé les causes des êtres éternels, ils les recouvrirent de mythes paradoxaux, afin que, grâce au paradoxe et à l'invraisemblance, la fiction une fois découverte nous pressât de chercher la vérité »²⁵. Ici le mythe est présenté comme un artifice des premiers mythographes pour arracher leurs lecteurs aux évidences trompeuses de l'anthropomorphisme divin et les faire accéder, par la recherche philosophique, à la vraie connaissance des dieux.

L'orientation métaphysique de sa pensée a ainsi favorisé chez Julien le développement d'une conception profondément religieuse de la philo-

23. Comme Varron, qui tient Cybèle pour une allégorie de la terre productrice de la vie animale et végétale : cf. mon livre *Varron théologien et philosophe romain*, Latomus, Collection « Latomus » CCXXXVII, Bruxelles 1997, p. 250 sq.

24. *MD*, 170b (trad. G. ROCHEFORT). Tant il est vrai que pour Julien seule une « élite intellectuelle » (*ibid.*) se révèle capable de transcender la lettre des mythes et de trouver la vérité sur les dieux.

25. *MD*, 170a (trad. G. ROCHEFORT). Julien reprend ici la conclusion de son analyse sur le rôle des mythes, présentée dans le discours *Contre Héracléios le cynique* (217c) : l'absurdité apparente des mythes n'est qu'une incitation à en explorer le sens caché aux oreilles du vulgaire.



sophie. Et de fait, c'est en « philosophe et théologien »²⁶ qu'il entend écrire – à l'imitation de Jamblique, propagateur d'une lecture néopythagoricienne de Platon. D'ailleurs ce parti pris idéaliste le conduit à porter un jugement très sévère sur l'aristotélisme – théologiquement indigent à ses yeux et utilisable uniquement dans le cadre d'un regroupement avec le platonisme, expression lui-même de la vérité oraculaire : « je répute les hypothèses aristotéliennes par trop insuffisantes, si l'on ne les rattache pas à celles de Platon, et plus encore aux oracles rendus par les dieux »²⁷. Au demeurant cette contestation systématique, par la philosophie, de l'anthropomorphisme – tel qu'il s'exprime notamment dans la littérature et les arts – constitue sans doute aussi une des raisons de l'hostilité de Julien au christianisme. Car on sait que la religion nouvelle – où l'empereur avait été lui-même élevé²⁸ – repose doctrinalement sur l'affirmation de l'Incarnation, c'est-à-dire d'une métamorphose – effective et non pas simplement fictive comme dans le mythe – du Dieu chrétien en homme²⁹.

Il reste à étudier la méthode anagogique suivie par Julien pour dépasser la littéralité du mythe et dégager ainsi sa signification spirituelle. On examinera plus particulièrement à cet égard les paragraphes 161c à 165d du discours *Sur la Mère des dieux* où l'empereur philosophe propose une analyse régressive du réel – de la conséquence (le visible) jusqu'au principe (l'invisible). Une telle démarche mystique l'amène à postuler une hiérarchie des degrés de l'univers. De fait, pour le penseur néoplatonicien,

26. Selon les propres termes de l'empereur Julien : cf. *MD*, 161a-b (trad. G. ROCHEFORT). Sur les rapports entre philosophie et théologie dans cette œuvre, cf. J.-C. FOUSSARD, « Julien philosophe » in R. BRAUN et J. RICHER (éd.), *L'empereur Julien, t. 1 : De l'histoire à la légende (331-1715)*, Les Belles Lettres, Paris 1978, pp. 191-193 passim.

27. JULIEN, *MD*, 162c-d (trad. G. ROCHEFORT). L'œcuménisme théologique ainsi prôné par l'auteur vise à opposer au christianisme un front doctrinal uni.

28. Et qu'il répudia dès 351 d'après le témoignage de la *Lettre 111* : cf. R. BRAUN, « Julien et le christianisme » in R. BRAUN et J. RICHER (éd.), *L'empereur Julien, t. 1 : De l'histoire à la légende (331-1715)*, Les Belles Lettres, Paris 1978, pp. 159-188.

29. Plus exactement du Verbe ou du Fils de Dieu venu réellement en Jésus dans la vérité historique d'une authentique corporalité humaine : cf. J. DORÉ, article « Incarnation » du *Dictionnaire des religions (sous la direction de Paul POU-PARD)*, t. 1, P.U.F., 3e éd. revue et augmentée, Paris 1993, pp. 921-925.



les corps sensibles se composent de « matière » proprement dite et aussi de « forme matérielle »³⁰ ; les formes ainsi déterminées des êtres requièrent donc « des raisons préexistantes et primordiales et des causes préétablies en tant que modèles »³¹ ; on peut même envisager de situer dans le « cinquième corps » ou « corps circulaire » (l'éther céleste) les causes incorporelles des formes matérielles, comme y invite le péripatéticien Xénarque³² ; conjecture sans fondement cependant, car, comme tout corps, cette quintessence est constituée elle-même d'un « substrat » et d'une « forme »³³ ; il convient dès lors de poser une cause antérieure à la quintessence et capable de rendre compte de l'union éternelle de sa matière et de sa forme³⁴. Le rejet ainsi exprimé de la doctrine aristotélicienne du cinquième corps – que Julien se représente comme « formé de l'éther le plus pur »³⁵ – tient à la nature corporelle, comme son nom l'indique, de cet élément céleste. Car pour l'empereur philosophe c'est une enveloppe sphérique, aux proportions non précisées, qui se meut circulairement tout autour de l'univers – assurant la communication entre le monde intelligible (qui le surplombe) et le monde sensible (qu'il enserme) : en particulier il transforme la force productive de l'intelligible en réalisations effectives dans la matière.

Un survol de la théorie de la connaissance élaborée par Julien conduit à la même conclusion. C'est ainsi que, pour l'empereur philosophe, l'âme humaine est en puissance « le lieu des formes » selon une expression d'Aristote³⁶ ; sa « puissance » ne se convertit en actualité que si les formes

30. Cf. *MD*, 162a. Dans la phrase suivante Julien signale que la doctrine épicurienne du hasard échoue complètement à expliquer l'information de la matière.

31. Cf. *MD*, 162d-163a. Condition sine qua non de la différenciation spécifique des êtres aux yeux de l'empereur Julien.

32. Qui refuse a contrario de placer cette cause immatérielle dans l'intelligible – une « notion vaine » d'après lui (cf. *MD*, 162b-c).

33. Cf. *MD*, 165a.

34. Sur cette cause ultime et incorporelle qui préside à la matière, cf. *MD*, 165c.

35. Cf. *MD*, 166d (trad. G. ROCHEFORT). L'auteur précise en outre (cf. *ibid.*, 165c, 167d et 170c) que, seul de tous les corps, celui-ci est « impassible ».

36. Cf. *MD*, 163b. Quant à la référence aristotélicienne, elle provient du *De anima*, III, 429a.



existent déjà ailleurs « en acte »³⁷ ; d'autre part, la représentation psychique des formes est incorporelle ; or, si les formes présentes dans la matière sont bien en acte, elles sont matérielles et ne peuvent donc causer les représentations³⁸ ; il faut alors poser au-delà des formes présentes dans la matière et des représentations de l'âme « des causes immatérielles, efficaces et antérieures aux êtres matériels »³⁹. D'où il s'avère que tant la physique de Julien que sa logique assignent aux formes matérielles « une cause préalable totalement immatérielle »⁴⁰. Ainsi la gnoséologie des dieux telle que la conçoit et l'expose l'empereur Julien repose bien sur une quête intellectuelle, autrement dit philosophique. Encore s'agit-il de ne pas exagérer l'importance du rationalisme mystique dans cette investigation du divin. Car, chez Julien, tout se passe comme si la connaissance des dieux procédait autant sinon plus de la révélation (divine) que de la recherche (humaine) : « les anciens pourtant, soit sous la direction des dieux, soit par leurs propres lumières, explorèrent les causes des êtres éternels, et pour mieux dire peut-être, ils les cherchèrent sous la conduite des dieux »⁴¹. Tout s'accorde ainsi à montrer que le motif central du discours *Sur la Mère des dieux* est le problème des rapports entre les immortels et le monde d'ici-bas. De fait, le mythe religieux de Cybèle et d'Attis illustre – dans l'esprit de Julien – toute une conception métaphysique des fondements de l'univers visible. On rappellera ici qu'à ses yeux Cybèle (mère des dieux intelligibles) contient les causes des formes matérielles, que son amour pour Attis représente l'influence unifiante et salvatrice des êtres supérieurs sur ceux qui les suivent, que l'union d'Attis et de la Nymphé dans une caverne symbolise la rencontre des formes matérielles et sublu-

37. Cf. *MD*, 164d. Pour le sens de cette opposition entre « acte » (ce qui est en train de s'accomplir) et « puissance » (ce qui peut se produire ou être produit, mais qui n'est pas actuellement en voie de réalisation), on se reportera au cinquième *Traité de la deuxième Ennéade* de Plotin.

38. Cf. *MD*, *ibid.*

39. Cf. *MD*, 164a-b.

40. Et subordonnée elle-même au « troisième créateur » (Hélios) : cf. *MD*, 165a.

41. Cf. *MD*, 170a (trad. G. ROCHEFORT). Sur cette dimension à la fois « endogène » et « exogène » de la science divine définie par Julien, cf. J.-C. FOUS-SARD, « Julien philosophe » in *L'empereur Julien, t. 1 : De l'histoire à la légende (331-1715)*, Les Belles Lettres, Paris 1978, p. 201.



naires avec la cause primordiale de la matière – constituant ainsi le monde du devenir, que la mutilation d'Attis figure « le frein mis à la course vers l'infini » - c'est-à-dire la domination de la forme sur la matière. En somme, le mythe phrygien – vidé de son contenu originel – se charge au contact de la philosophie d'une signification résolument intemporelle et universelle : « C'est de toute éternité que la matière progresse avec les dieux, à partir d'eux et par eux, du fait de l'excédent de fécondité de leur cause démiurgique »⁴². La morphologie du mythe, les attributs des personnages et leurs passions disparaissent ainsi au profit d'une vision pérenne des êtres et des choses : « Jamais il n'en fut autrement que maintenant : Attis est toujours l'assistant et le conducteur du char de la Mère, toujours il tend à la génération, mais toujours il se retranche la course vers l'infini grâce à la cause déterminée des formes »⁴³.

Assez paradoxalement la dimension philosophique de la religion de Julien n'implique, chez ce penseur, aucun rejet du culte traditionnel. Bien au contraire, dans sa *Lettre 89* l'empereur s'attache à en justifier la matérialité par référence à la nature corporelle de l'homme : « Nous vivons dans un corps ; il fallait donc que le culte des dieux fût corporel »⁴⁴. Encore les objets culturels ne sont-ils pour lui – selon une formule consignée dans la même épître – que « des symboles de la présence des dieux ». C'est précisément cette conception intellectualiste qui sous-tend l'exégèse du rituel de la Mère des dieux, où l'empereur Julien montre la signification philosophique, rationnelle de chaque disposition. Par exemple, la date de la fête aurait été fixée par les anciens « avec autant de vraisemblance et de vérité que possible »⁴⁵.

42. Cf. *MD*, 170d (trad. G. ROCHEFORT). Dans le même passage, Julien ajoute que c'est de toute éternité aussi que la Providence des dieux (Cybèle) organise, dirige et ramène à l'état le meilleur « ce qui paraît privé de vie, stérile, abject », i. e. la matière.

43. Cf. *MD*, 171c-d (trad. G. ROCHEFORT). On notera que cette présentation lumineuse d'un univers éternellement maîtrisé par la bonté des dieux dont il procède tout entier – matière et formes – ne renvoie à aucune espèce de dualisme (en dépit de l'engagement mithriaque de Julien).

44. Cf. *Epist. 89b*, 293b (trad. J. BIDEZ). Le sujet de cette lettre (adressée par Julien à son ami Théodore, nouveau grand prêtre d'Asie) est la réforme du clergé païen – sur la base notamment d'une restauration de la piété publique.

45. Cf. *MD*, 173a (trad. G. ROCHEFORT). Tant il est vrai que pour Julien la saisie du sens profond des rites se révèle indispensable à leur pleine efficacité liturgique et religieuse.



Concernant plus particulièrement les statues divines, Julien semble partagé entre une interprétation symbolique et une interprétation plus proche de la théurgie⁴⁶. C'est ainsi que dans le discours *Sur la Mère des dieux* il attribue à la pierre sacrée de Pessinonte – dont l'arrivée en Italie avait marqué l'implantation du culte de Cybèle chez les Romains – une valeur bien supérieure à celle d'un simple support matériel de la piété : « ce n'est pas une image privée d'âme, mais un objet qui possède à coup sûr une puissance plus grande et plus divine qu'une image »⁴⁷. Infra, il se veut plus explicite encore : « ce n'était pas une argile privée d'âme, mais un corps animé et surnaturel »⁴⁸. Et Julien considère que la tradition romaine qui a conservé le souvenir du miracle de Claudia Quinta – le déséchouage, à l'embouchure du Tibre, du navire transportant la pierre – justifie son opinion⁴⁹. Position qui n'a rien de surprenant chez un homme que son besoin affectif de communication personnelle avec les dieux inclinait à rechercher l'expérience mystique du divin. En tout état de cause la fonction des rites, aux yeux de Julien, est de favoriser la venue dans les âmes et dans les corps de cette divine lumière dont la philosophie a montré qu'elle irradie aussi bien à travers l'univers qu'à travers l'intellect humain : « Chaque fois en effet que l'âme se donne toute aux dieux et qu'elle confie l'ensemble de ses intérêts aux puissances supérieures (la solennité qui vient ensuite, précédée par les rites divins, ne laisse, selon moi, plus d'obstacle ou d'entrave – tout se trouvant entre les mains des dieux, tout subsistant en relation avec eux, « tout étant plein des dieux »), aussitôt la divine lu-

46. C'est un fait bien établi que Julien a manifesté un vif intérêt pour les pratiques théurgiques, au point de renvoyer à ses chères études le philosophe néoplatonicien Eusèbe de Mynda, qui lui opposait « la purification par le logos », et de s'attacher au théurge Maxime d'Ephèse ; de même on connaît son admiration pour son homonyme Julien le Théurge : cf. respectivement Eunape de Sardes (*Vies des philosophes et des sophistes*, 474) et Julien lui-même (*Lettre 12*) – témoignages réunis dans E.R. DODDS, *Les Grecs et l'irrationnel* (traduit de l'anglais par M. Gibson), Flammarion, Paris 1977, p. 285.

47. Cf. *MD*, 160a (trad. G. ROCHEFORT).

48. Cf. *ibid.*, 161a (trad. G. ROCHEFORT). Dans l'esprit de Julien, il s'agit donc d'une statue « opérante », qui produit des effets spirituels.

49. En dépit du scepticisme exprimé par quelques esprits forts : « même si certains trouvent la relation de ces événements incroyable » (*MD*, 161a ; trad. G. ROCHEFORT légèrement modifiée).



mière illumine les âmes qui, une fois divinisées, confèrent une certaine intensité et vigueur au souffle congénital, lequel s'en trouve pour ainsi dire fortifié et affermi et assure la conservation du corps tout entier »⁵⁰.

Mais cet essai de définition de la religion de l'empereur Julien dans le discours *Sur la Mère des dieux* ne saurait méconnaître non plus sa dimension nationale et patriotique. De fait, la prière finale de l'œuvre demande le salut non seulement pour l'auteur, mais aussi pour l'humanité entière et plus spécialement pour la collectivité romaine : « O Mère des dieux et des hommes, accorde à tous les hommes le bonheur (...) et à la communauté du peuple romain surtout l'extirpation de la souillure de l'impiété et en outre la bienveillance de la Fortune, pour assurer avec lui le gouvernement de l'Empire pendant des milliers et des milliers d'années ! Quant à moi, accorde-moi de recueillir pour fruit de mon service envers toi la vérité dans les dogmes touchant les dieux, la perfection dans les pratiques théurgiques et la vertu accompagnée de la Bonne Fortune dans toutes les tâches que nous assumons dans les ordres politique et militaire »⁵¹.

Il apparaît donc que dans son discours *Sur la Mère des dieux* – composé en une seule nuit sous l'effet d'une inspiration soudaine – Julien s'est attaché à trouver un sens philosophique et religieux à l'un des plus grands mythes païens. De fait, réunissant en un syncrétisme exalté les figures de Cybèle et d'Attis aux dieux du panthéon classique et donnant à l'ensemble une coloration mystique accordée à la spiritualité de l'époque, l'empereur philosophe a voulu insuffler au paganisme la ferveur dont se targuait le christianisme et que l'ancienne religion n'avait jamais vraiment connue. Essai méritoire, même s'il se révèle finalement dérisoire, et qui l'a conduit à opposer de manière implicite Cybèle, la Mère des dieux, à Marie, la Mère de Dieu – dont le culte commençait alors à se développer.

50. Cf. *MD*, 178b (trad. G. ROCHEFORT). Ainsi donc pour Julien les rites, en libérant le souffle vital et en guérissant le corps, lèvent les obstacles psychologiques à la conscience de la présence divine.

51. Cf. *MD*, 180b (trad. G. ROCHEFORT). Il apparaît ainsi que pour Julien le vrai centre de gravité temporel et spirituel – de l'Empire se situe non pas en Grèce, mais à Rome – « ville chère aux dieux » selon une formule récurrente (cf. *MD*, 159c et 161b)

